



Médiathèque Valais St-Maurice

Mardi 2 mai

12.30 – 13.30

Pascale Kramer

« *Les grands destins ne me font pas envie. Ce sont les gens ordinaires qui m'intéressent et les petites choses vertigineuses de la condition humaine* » (Pascale Kramer)

Pascale Kramer naît à Genève en 1961. Elle passe son enfance et son adolescence à Lausanne. Après son baccalauréat, elle s'oriente vers la publicité et devient conceptrice-rédactrice dans une société publicitaire de Zurich. En 1987, elle s'installe à Paris, où elle crée et dirige un bureau de conception en publicité. Elle publie un premier ouvrage à vingt ans, *Variations sur une même scène*, suivi de *Terres fécondes*, en 1984. Ce sera alors dix ans de silence, jusqu'en 1995, année de la publication de *Manu*. Dès lors, elle partage son temps entre sa profession et l'écriture. En 2011, elle abandonne la publicité et s'engage auprès d'ONG comme rédactrice de journaux et de rapports. Parmi ses ouvrages : *Manu*, 1997 (Prix Dentan 1996), *Les vivants*, 2001 (Prix Lipp 2001), *Retour d'Uruguay*, 2003 (Prix Bibliomedia 2004), *L'adieu au nord*, 2005, *Fracas*, 2007, *L'implacable brutalité du réveil*, 2009 (Prix Schiller 2009, Prix Rembert), *Un homme ébranlé*, 2011, *Gloria*, 2013, *Autopsie d'un père*, 2016, et son dernier ouvrage, *Chronique d'un lieu en partage*, février 2017, qui constitue «un pas de côté», selon sa formule. C'est un récit qui réunit des témoignages recueillis auprès de personnes fragilisées par la vie.

MANU (1995) ou, par amour éconduit, l'horrible sacrifice d'un enfant

C'est le journal d'une romance entre Yvan et Manu, romance qui se joue dans un petit appartement d'Athènes, et qui est essentiellement construite sur un mensonge.

Yvan et Maria sont mariés depuis six ans. Ils ont un enfant. La folle passion s'est transformée...

« *En six ans de mariage, leurs sentiments à Maria et à lui avaient atteint cette région du cœur où on ne se blesse plus comme avant, où les disputes n'ont plus de conséquences et les maladies plus d'odeur, et où l'affection de tous les jours prend une forme de sagesse à côté de laquelle la passion paraît un peu niaise. Yvan savait en son for intérieur qu'entre les délires de Manu et la tendresse revêche de Maria, il préférerait toujours la tendresse, parce qu'elle est sans histoire, qu'elle gueule mais ne fait pas de drames, ne pleure que de fatigue, se vexe peu, et qu'en s'usant avec le temps elle finit par trouver ses limites au-delà desquelles elle dure, égale et bienfaisante.* »

Maria vient de perdre son père et quitte Athènes pour rejoindre sa mère à Turin. Elle y restera deux semaines. Yvan garde leur fils.

« *Maria ne fit aucun reproche, elle était contente qu'ils la sauvent quelques instants de la tyrannie des journées de deuil. Sa compassion n'avait pas été patiente. Trop occupée à s'énerver contre sa mère, elle avait perdu de vue son chagrin et balançait désormais entre le dépit et un dur sentiment de culpabilité qui la faisait pleurer la nuit. Elle réitéra son désir de rentrer très bientôt, et eut pour le dire des mots et une voix d'enfant contrariée.* »

Dans le bus, Yvan rencontre Manu. Et c'est un fait divers, la mort d'un petit chien sur la route, qui décide alors de tout le roman. Yvan s'invente une histoire : il est veuf et donc ..., libre.

« *Le chien disparut à l'arrêt suivant puis resurgit peu après...Soudain une camionnette le heurta de plein fouet. Il jaillit en l'air, rebondit sur le bas-côté, heurta une seconde voiture qui l'envoya sous les roues du bus dont ils le virent ressortir loin derrière, entortillé et désossé comme un chiffon sanglant... Yvan resta songeur, eut soudain une terrible inspiration et annonça d'une traite que la mère du petit était décédée dans des conditions assez semblables.* »

Il obtient de son ami Costas les clés d'un studio que les propriétaires ont laissé à sa garde pour deux mois. C'est là qu'Yvan va inviter Manu, lui faisant croire que c'est chez lui... C'est là qu'ils construisent ensemble une relation, presque une nouvelle vie...

LES VIVANTS (200) ou la perte de l'enfant

Enceinte à dix-sept ans mais éperdue d'amour, Louise a refusé d'avorter. Vincent l'a épousée. Huit ans ont passé, ils ont deux fils...

« Beaucoup trop bonne pour les élever, elle les laissait grandir en les couvrant de cadeaux, d'habits neufs et de baisers cérémonieux. Elle en avait fait deux gamins timorés qu'on aimait pour leur joliesse et leur hébétude. Ils faisaient peu de bruit, demandaient peu d'attention. Benoît les connaissait mal, Louise ayant déménagé dans le Sud avec la famille de Vincent lorsqu'elle était enceinte du second... »

Divorcée, la grand-mère maternelle vit avec son fils cadet, Benoît, qui aujourd'hui a dix-sept ans et pour qui Louise a une tendresse toute particulière.

C'est un 8 mai lumineux, la famille se retrouve dans la chaleur de l'été pour quelques jours de vacances, dans un pavillon de banlieue... Quelques heures après l'arrivée du jeune couple, Benoît et sa sœur conduisent les enfants dans la gravière qui avoisine la maison. Benoît installe les garçons dans la nacelle du téléphérique qui jadis transportait les pierres. Elle s'écrase contre un pylône. Les enfants sont morts.

Dès lors commence une traversée de la douleur, que chacun des personnages affronte à sa manière.

« Leur solitude devait avoir ce degré de cruauté à partir duquel plus rien ne compte, pas même le bonheur des autres. »

Pour Benoît, c'est un sentiment d'irréalité, qui le pousse à *« se décharger d'un drame bien au-dessus de ses forces. »*

Tandis que sa mère tente de préserver pour lui une *« part même infime d'insouciance pour plus tard quand il faudrait de nouveau songer à vivre et pourquoi pas à être heureux. »* A la violence hagarde de Vincent, s'oppose la douleur muette de Louise, qui mine peu à peu la *« formidable santé de son corps mince »* On tente, en vain-, de reprendre la vie et son bonheur... Vincent ne se remet pas. Il tente de fuir le drame. Il entraîne Benoît, déchiré entre sa sœur qu'il adore, avec qui il souffre, et les promesses de renouveau qu'ose à peine suggérer son beau-frère.

« Et c'est au moment où Louise accourait à la porte que Vincent proposa à Benoît de partir avec lui. »

FRACAS (2007) ou l'étouffant huis-clos familial

Double séisme dans cette région désertique de Californie où se trouve la villa familiale d'un médecin aisé *« d'une inhumanité clémente que sa fille Valérie trouvait conforme à la vérité de la vie »*.

Premier séisme : un déluge qui s'abat sur la région. Un gros rocher se retrouve suspendu au-dessus de la maison. Valérie vient pour aider ses parents à remettre de l'ordre dans le jardin dévasté. Second séisme qui touche la sphère intime et est déclenché par un téléphone reçu le matin même, annonçant l'accident très grave de Cindy, la jeune « nounou » des enfants de Cyril, le frère de Valérie.

On comprend alors que Cindy est la maîtresse occasionnelle du père de Valérie et Cyril, dont on va découvrir peu à peu la veulerie. En effet il n'a jamais été fidèle à sa femme mais elle, elle se tait, fait semblant de ne rien voir, de ne rien savoir ...

« Tu n'avais pas compris non plus pour la femme de Karl... Valérie se concentra pour ne pas voir resurgir le souvenir de cette jeune Allemande, épouse d'un des médecins du dispensaire, qui était morte brûlée vive dans un accident de voiture. Désormais chaque souvenir serait mensonger, réalisait-elle en essayant de ne pas se troubler. Leur mère ne pouvait pas avoir su et accepté tout ça. Pourtant si, lui assura Cyril avec un petit rire détestable, dans un constat d'admiration et de rage. Elle s'était simplement toujours bien gardée de montrer qu'elle voyait, qu'elle souffrait, ajouta-t-il en se détournant ; c'était d'un mépris insensé pour les femmes qu'on lui préférerait... »

Ni le cynisme sec et brutal du frère Cyril, ni la compassion « sans sensualité » de Valérie ne pourront pourtant sauver cette famille désormais creuse d'une culpabilité primordiale, née aussi du non-dit. Il est 17 h 30. Les enfants et petits enfants quittent la villa. Valérie qui « ressentait de plus en plus cruellement l'amertume de ce départ sans adieu. », emmène avec elle sa petite nièce.

« Elle allait lui proposer de s'arrêter pour racheter un collier comme celui qu'elle avait perdu lorsqu'elle fut surprise par une détonation, juste dans leur dos dont l'écho lui parut monter des tréfonds de la terre. La voiture se figea en biais dans les gravillons du bas-côté de la route. Lucie s'était mordue la langue en butant dans la ceinture ; elle se tourna vers sa tante qu'elle dévisageait comme dans l'attente d'une réponse. Son tendre sourire d'espoir était bordé d'un mince trait de sang. Valérie avait l'impression de ne plus rien peser. Elle pensa tout de suite à la sacoche trouvée par Lucie, espérant encore pour elle, dont les yeux timidement inquiets ne la quittaient plus, que sa mère n'ait pas pu faire une chose pareille. »

Et si il s'agissait de sa mère ?

UN HOMME EBRANLE (2011) ou l'insupportable déchéance

Simone et Claude vivent ensemble depuis dix ans. A 50 ans, Claude est frappé par un cancer. Le corps « terni par la cendre invisible du cancer », il s'enferme alors dans la souffrance et le silence.

« Le mot de cancer l'avait soulagé de ne s'être au moins pas trompé sur l'insistance de la douleur. Sur les radios, l'ombre laiteuse qui gommait le haut du poumon gauche imprégnait la plèvre et les côtes. Claude revenait irritable et taiseux de ses rendez-vous à l'hôpital. Avoir tenu si longtemps l'avait condamné. Il n'aspirait plus qu'à se hâter au plus vite vers la fin, il le leur avait imposé et ça ne se discutait pas. Sa susceptibilité à la pitié, aux questions, se faisait méchante. Simone ne savait plus comment l'aimer bien, ou l'aimer tout simplement, et n'avait personne sur place à qui confier qu'elle avait commencé à lui en vouloir... »

Elle n'osait pas proposer de faire chambre à part et lui ne s'avouerait jamais que la présence de sa femme dans le lit était intolérable à son corps, à son anxiété de la mort, peut-être aussi à sa culpabilité de l'abandonner. Simone se demandait combien de temps il était possible de partager un espace de douleur qui vous est si hostilement défendu. »

Simone, sa femme, passant de la compassion à la rancune, assiste impuissante à cette déchéance, physique autant qu'intime. Elle se prépare à l'après, non sans une certaine forme de soulagement...

L'arrivée de Gaël, fruit d'une liaison furtive entre Claude et Jovana sert d'épreuve de vérité. Dans un ultime sursaut, Claude veut croire aux liens du sang. Après avoir longtemps refusé de se soigner, il se décide à suivre un traitement.

« Simone se tenait le buste incliné et les mains sur les cuisses. Rien n'aurait pu franchir ses lèvres qu'une plainte. L'idée d'avoir à revivre à l'envers le chemin parcouru pour se résoudre à son choix de ne pas se soigner lui était odieuse. Elle n'aurait pas le courage d'une maladie qui dure pour ne pas guérir. Elle n'avait du courage que pour quelques mois, se répétait-elle en tâchant d'empiler calmement les assiettes. Claude se tut en la voyant se lever, s'excusa de ne pas lui en avoir parlé avant. Simone s'étonna de n'être même pas capable de colère. »

Avec beaucoup de réalisme, le roman relate l'inquiétude qui habite chacun des héros.

« Claude était toujours au fond du jardin, comme arrêté dans son errance par le mur de verdure qui avait mis des années à les cacher du voisinage. Il regardait vers le ciel, le corps rigide, puis laissa sa tête baller sur sa poitrine et y rouler dans un mouvement d'incrédulité. Par quel découragement et envie à nouveau d'en finir était-il à nouveau tenté ? Simone supportait de moins en moins d'être au spectacle de ses regrets. »

« Simone s'était assise au bord de la baignoire, le dos las et les bras en tas sur ses cuisses. L'angoisse de la journée se muait en une fatigue dont il lui semblait qu'elle n'arriverait jamais à se relever. Ce sont les protestations pleurnichées de Gaël qui la tirèrent de sa rêverie. Il courait vers sa chambre dans un tapage de piétinements et de sanglots. Simone se releva, attendit un peu en observant son reflet dans la glace avec cette inimitié lucide et complice qui l'aidait à se regarder vieillir. »

AUTOPSIE D'UN PERE (2016)

Âgé d'une cinquantaine d'année, producteur en vue d'une émission de radio hebdomadaire sur une chaîne nationale, Gabriel a tout de l'intellectuel que la France affectionne.

Pourtant au fil des années, il a fait basculer ses positions politiques vers un nationalisme teinté de xénophobie. Et c'est le «dérapiage» : deux jeunes du village ont tabassé à mort un Comorien qui marchait sur la route avec pour tout bagage un sac en plastique. Suite à ce crime gratuit contre un migrant, Gabriel prend publiquement parti pour les deux Français. Alors que dix ans plus tôt, il était pressenti pour prendre la direction de la radio nationale, le voici interdit d'antenne.

Gabriel cherche alors le calme dans sa propriété à la campagne. En vain ! Ania revient donc, pour l'enterrement de son père, dans la maison familiale. La demeure est lourde de souvenirs, de drames, de rancœurs...

« L'espèce de douleur diffuse qui avait accompagné son enfance lui revenait presque intacte. Elle n'était peut-être faite que de beaucoup d'ennui et d'anxiété face à l'étendue des heures silencieuses dans la paix du jardin. »

Elle se souvient de sa mère iranienne décédée alors qu'elle avait quatre ans, de la relation avec son père qui s'est compliquée dès l'apparition de ses difficultés d'apprentissage.

« Son enfance s'était arrêtée au moment de ses premières difficultés scolaires. Gabriel avait vécu son incapacité à apprendre comme un entêtement qui le blessait et, le blessant, l'avait empêchée, elle, définitivement, de comprendre. Elle avait traversé ses années de collège la tête assourdie de brouhaha, reculée en elle-même comme sous une cloche qui la protégeait de sa déception. »

CHRONIQUE D'UN LIEU EN PARTAGE (2017)

« Lorsqu'au printemps 2009, je demandais, par curiosité, à visiter l'Ancien Carmel de Condom que venait de quitter la communauté des sœurs, j'étais loin de me douter des conséquences que cette visite aurait sur ma vie professionnelle et personnelle. Je m'interroge encore aujourd'hui sur les raisons qui m'ont amené à prendre si rapidement la décision d'acquérir ce bâtiment de 2500 m. sur un terrain de 4 hectares pour réaliser un projet atypique et un peu fou consistant à associer un hébergement social et un accueil touristique...

L'approche de la retraite et une maladie de Parkinson déjà très invalidante me pressaient de réaliser un dernier projet. La visite du Carmel détermina mon choix. J'ai parcouru ces immenses couloirs vides et silencieux, ce jardin qui n'avait jamais connu l'engrais et où poussaient encore quelques légumes oubliés, ce cimetière des carmélites entretenu par quelques bénévoles anonymes. Tout respirait la sérénité et la paix...

J'imaginai créer dans ce lieu une communauté laïque et fraternelle, composée d'hommes et de femmes qu'un accident avait laissé seul sur le chemin où de jeunes retraités séduits par un projet de vivre ensemble...

Aujourd'hui, la communauté a atteint sa majorité et pratiquement son autonomie financière. Depuis le mois de juillet 2016 elle est gérée par le groupe associatif Habitat et Humanisme dont le dirigeant et fondateur se propose de continuer l'aventure dans sa forme et dans son esprit, en y mettant cependant plus de rigueur et de professionnalisme...

Une première étape de l'histoire de ce nouveau lieu vient de s'achever ; elle a mobilisé l'énergie et les compétences de nombreuses personnes qui ont souhaité en témoigner. Elle est relatée ici, avec une grande liberté de ton, à travers les témoignages de tous ceux qui l'ont imaginé, y ont contribué ou vécu, et pour certains y vivent encore.

Le récit montre sans éluder les difficultés rencontrées et les erreurs commises, qu'il est possible d'inventer de nouvelles façons de vivre. » (Olivier Laffon)

Le Carmel de Condom...

« Du couvent d'origine, fondé au XIIIème siècle par les sœurs de Prouilhe sur les bords de la Gèle, il ne reste plus rien, les guerres de religion sont passées par là. Du bâtiment reconstruit sur les cendres du premier à la fin du XVème siècle, grâce aux biens personnels des sœurs, il n'a été conservé que le portail monumental et une des trois tours de l'hôtellerie, la tour actuelle du Carmel qu'on aperçoit à travers la jungle en fond de parc. C'est tout ce qui reste du patrimoine. Rasé, reconstruit, réaffecté en caserne, en prison, puis cédé, réalloué à nouveau, redonné à l'Eglise enfin, le lieu a la beauté de ce qui a vécu. » (p. 11)